

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 26

**Artikel:** A l'alpage  
**Autor:** Cyprien  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225884>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne

## LES FÊTES DU RHONE La Tarasque à Lausanne.

**L**ARASCON montera à Lausanne demain. Les Lausannois verront la Tarasque, le monstre dévorant de Tarascon, dompté par sainte Marthe. Il est inoffensif depuis... du moins on l'espère, d'ailleurs les Lausannois sont gens courageux...

Et c'est pour qu'ils connaissent mieux cette Tarasque qu'ils vont accueillir sur leurs places et acclamer dans le cortège historique qui parcourra leurs rues que nous leur donnons, d'après Mistral, les éclaircissements suivants.

La légende rapporte qu'après la mort du Christ, les Juifs contraignirent quelques-uns de ses plus fervents disciples à monter sur un navire désarmé, et les livrèrent à la merci des flots. Un vieux cantique français décrit cette scène :

### LES JUIFS :

*Entrez, Sara, dans la nacelle,  
Lazare, Marthe et Maximin,  
Cléon, Trophime, Saturnin,  
Les trois Maries et Marcelle,  
Eutrope et Martial, Sidoine avec Joseph,  
Vous périrez dans cette nef.*

*Allez sans voile et sans cordage,  
Sans mâts, sans ancre, sans timon,  
Sans aliment, sans aviron,  
Allez faire un triste naufrage,  
Retirez-vous, laissez-nous en repos,  
Allez crever parmi les flots.*

Conduite par la Providence, la barque vint aborder en Provence à l'extrémité de l'île de Camargue, aux Saintes. Les pauvres bannis, miraculeusement échappés aux périls de la mer, se dispersèrent dans la Gaule méridionale et en furent les premiers apôtres.

Sainte Marthe, sœur de Marie et Lazare, s'était avancée jusqu'en Arles. Là, elle reçut une ambassade des Tarasconnais qui lui dirent :

— Un instant, veuillez bien nous entendre. Au bruit de vos grandes merveilles et de vos nouveaux oracles, à vos pieds nous envoi notre cité malheureuse. Avide de sang humain et de cadavres, dans nos bois et nos ravines, un monstre, un fléau des dieux, erre... Ayez pitié !

*La bestio a la co d'un couloire,  
A d'ue mai rouge qu'un cinobre ;  
Sus l'esquine a d'escaumo et d'asti que fan pou !  
D'un gros lioun porto lou mourre  
Et siès ped d'ome pèr miès courre ;  
Dins sa caorno, souto un mourre  
Que doumino lou Rose, emporto ço que pou.*

« La bête a la queue d'un dragon, — des yeux plus rouges que cinabre, — sur le dos des écailles et des dards qui font peur ! — D'un grand lion, elle porte le mufler, — elle a six pieds humains pour mieux courir. — Dans sa caverne sous un roc — qui domine le Rhône, elle emporte ce qu'elle peut.

Tous les jours, nos pêcheurs s'éclaircissent. » Et les Tarasconnais se prennent à pleurer. Mais Marthe s'écrie : — J'irai ! »

*Mais ounte vas, tu, douço vierge ?  
Enc' uno crous, em' un asperge,  
Marto, d'un èr seren, caminavo tout dre  
Vers la Tarasco : li Barbare  
Noun pouènt creire que s'apare,  
Per espincha lou combat rare,  
Eron touti monta sus li pin de l'èndre.*

Destrassouna, poun dins soun soustre,  
Aguèsses vist boubmi lou moustre !...  
Mai souto l'aigo santo a béu se trevira  
De bado-reno, siblo o boufo...  
Marto, enc' un princ seden de moufo,  
L'embourgino, l'adus que brouffo...  
Lou pople tout entèr courreguè l'adoura !

« Mais toi, où vas-tu, douce vierge ? — Avec une croix, avec un aspersoir. — Marthe, d'un air serein, marchait droit — à la Tarasque : les Barbares — (ne pouvant croire qu'elle se défende) — pour regarder le combat insigne — étaient montés en foule sur les pins du lieu. — Eveillé en sursaut, harcelé sur sa litère, — vous eussiez pu voir bondir le monstre ! — Mais sous l'ondée sainte vainement il se tord, — en vain, il grogne, siffle et souffle... — Marthe, avec une mince laisse de mousse, — l'enlace, l'amène s'ébrouant... — Le peuple tout entier courtut l'adorer ! »

Et la Tarasque est restée pour les Tarasconnais l'armoire parlante, comme l'ours de Berne, la Mère-grand, comme ils l'appellent. Elle est figurée par un monstre à mufler de lion, à carapace de tortue, armée, tout autour du corps, de petites cornes, avec des crocs sur la colonne vertébrale — dent de lézard, ventre de poisson, queue de dragon ; une fusée dans chaque narine : et six hommes, dedans pour la porter.

### Lagadigadèu ! la Tarasque !...

Dans les fêtes, les Tarascaires revêtent leur grand costume : camisole de batiste blanche, bordée au bout des manches, au collet et, tout autour, de dentelles roses ; culotte de soie rose, boutonnée au genou ; bas de soie blanche, bien tendus sur le mollet ; escarpins blanchâtres bordés de rouge — et de rouge peint sur les semelles et les talons ; — chapeau de feutre gris avec une aile retroussée et le plumet rose ; rouge coardé à la veste, rouge cocarde au chapeau ; large ruban de soie rouge qui traverse la poitrine en biais, portant en bandoulière une médaille d'argent où est représentée la Tarasque : enfin, la main gantée et tenant un nerf de bœuf.

Au milieu d'eux, une jolie fille, robe blanche et voile bleu, tient à la main un aspersoir d'argent. Innocente et sereine, elle représente sainte Marthe qui dompta la Tarasque avec une goutte d'eau bénite, elle représente la Foi qui dompte la matière ; elle représente l'Amour apprivoisant la Force brutale.

Et gare devant quand on met le feu aux fusées, que la Tarasque menaçante, s'ébroue, comme vivante, éternuant du feu par les narines, se précipite et bute, secoue et heurte la foule.

Les tambours qui l'accompagnent battent alors comme des enragés :

*Lagadigadèu !  
La Tarasco !  
Lagadigadèu !  
La Tarasco !  
De Castèu !  
Leissas-la passa,  
La vièto masco (sorcière)  
Leissas-la passa,  
Que vai dansa !*

Si point n'êtes poltrons, Lausannois, irez voir passer la Tarasque.

Marc à Louis.

## FAIRE-PART A L'AMERICAINE Le Gordinnier.

**P**AR la présente je fais savoir à tous ceux qui se font ressembler, retalonner ou rapiécer chez moi et qui ne m'ont rien fait perdre, jusqu'ici, qu'il me sera possible, à l'avenir, de leur faire des conditions encore meilleures que par le passé, grâce à l'arrangement que je viens de conclure avec mon principal fournisseur, M. Eusèbe Duracuir.

Ce dernier m'accordera un fort rabais sur ses factures, à condition que je consente à épouser sa fille aînée, Mademoiselle Zéphirine Duracuir, dont le quarantième printemps commence à défleurir.

Le mariage aura lieu dès que j'aurai trouvé un moment pour ressemeler les bottines du préposé à l'Etat civil qui n'a que cette seule paire.

Je profite de ce faire-part pour rappeler que je fais aussi le neuf : souliers de bal pour dames en veau claqué verni, ainsi que le soulier élégant pour messieurs à bouts carrés, cousus main. Bottes pour gendarmes et facteurs ruraux, avec un flacon d'eau de Cologne gratuit.

Ma femme tiendra le rayon des pantoufles qu'elle a essayé de me « coller » dès les premiers jours de notre mariage.

En liquidation : Cirage au détail, pour écouler mon stock qui grossit depuis le jour néfaste qui marqua la fin de mon célibat.

Se recommande :

Jean-David Pèdze allié Duracuir.

## A L'ALPAGE

A « Ceux de la Combe » !

**Q**UATRE heures du matin. — « Jules au sonneur » sort du chalet avec ses fruitiers ; il va « rappercher » le bétail pour la traite.

La fraîcheur de l'aube surprend : l'alpage est à 1500 mètres, et il est tombé un serein abondant hier, à la nuit. Je boutonne mon habit ; mais je le porterai bientôt sur mon bras : ces gens de la montagne marchent à si longues enjambées, qu'au bout d'un quart d'heure, je transpire à grosses gouttes.

— Excellent pour votre embonpoint ! remarque mon homme, goguenard.

...Il fait jour, déjà. Le sommet des sapins est clair. Mais sous bois, on butte contre les pierres, contre les branches sèches, car il y fait encore noir. Dans le grand bois, les hauts fûts dénudés des sapins boisent les deux côtés de la sente battue, qui creuse dans la futaie serrée une traînée sinieuse. Cependant, nous approchons de la lièzière, car des arbres branchus jusqu'au pied surgissent devant vous, brusquement sortis de l'ombre ; les buissons prennent des formes bizarres d'animaux fantastiques et immobiles, comme en arrêt, pour vous saisir. Je suis mon guide, qui connaît bien le sentier, car il y marche sans hésitation. La forêt, pourtant, semble s'épaissir encore. Instinctivement j'allonge le pas et me rapproche de mon compagnon.

— Où allons-nous ? demandai-je, essoufflé.

— A la « Combette ». J'y ai repéré mes bêtes hier soir ; c'est là d'ailleurs qu'elles passent ordinairement la nuit, sous les « achottes ». A cinq heures et demie nous serons de retour.

...Brusquement, il fait jour : le chemin, bruis-

sant de feuilles sèches de l'automne passé, débouche dans la « pâture », longue combe claire entre deux lisières de sapins encore endormis dans le noir. De la sente damée et sèche, nous voilà tout d'un coup dans la grande herbe trempée de rosée. De légers flocons de brume s'accrochent aux noisetiers, aux buissons d'églantiers ou de chèvrefeuilles, aux grandes ancolies en bouquet autour d'un tronc. Les feuilles des alchémilles versent leur coupe de rosée sur mes gros souliers de montagne. Un escargot, allongé de plaisir sur une feuille humide festoie toutes tentacules dehors.

Ici et là dans le « plan », épargnés autrefois par la cognée des bûcherons, d'énormes sapins isolés, plusieurs fois centenaires : ce sont les gogans de la montagne... les « achottes » comme dit « Jules au sonneur ». Pareils à de gigantesques vieillards, encore vigoureux, ils dressent leur haute et large stature, et étalent jusqu'à terre les énormes branches noueuses, tordues, embroussaillées de lichens barbés, de leur vaste ramure. C'est à l'abri de leur branchage épais, inextricable, impénétrable à la pluie, que les vaches passent la nuit, couchées dans la grande herbe par groupes de cinq ou de six.

— Hô ! Hô ! Hôôôô... !

« Jules au sonneur » a poussé sa huchée. Il a claqué du fouet d'une claquée retentissante ; les échos de la combe ont répondu, amplifié la voix, multiplié les claquements. D'un coup, la clairière silencieuse s'est réveillée ; les clochettes ont tinté ; les vaches sont sorties de leurs abris ; les voilà toutes, maintenant, debout, dans la lumière du matin ; elles ont reconnu la voix ; elles accourent. Jules tient deux grains de sel dans sa main. Les bêtes s'approchent du paysan, flairent sa main d'un mufler humide et friand, où pend un fil de salive. On ne sait ce qu'elles préfèrent, du sel ou de la caresse familière.

« Jules au sonneur » est beau au milieu de ses bêtes, dans le petit matin humide et clair ; l'homme à la calotte de fruitier, les bras musclés et brunis sortant de la petite veste d'armailli, embrasse du regard son bétail et son pâturage, toute sa vie... : tableau magnifique dans sa simplicité.

Hô ! hô ! hô ! hô ! hô !... Hô ! d'la-la-la... Hi ! ti ! ti-ti... Hô ! d'la-la...

...La « joutse » ! C'est la « joutse » de « Jules au sonneur » ; connu à dix lieues à la ronde. Les arpèges, les octaves, multipliés par l'écho, s'enlèvent sans effort dans l'air sonore. Les vaches s'arrêtent, lèvent la tête, semblent écouter... La grive s'éveille et lance, elle aussi, ses roulades ; les deux chanteurs semblent se mesurer, se défier, rivaliser de virtuosité pour exprimer dans leur chant toute l'allégresse du matin splendide sur la montagne. Une dernière huchée aux échos des bois, et Jules, dans un large rire d'homme de la terre, heureux sur son pâturage, m'appelle d'un signe. Puis, suivis du troupeau mis en joie et qui gambade parmi les troncs et les feuilles des grandes gentianes, nous prenons la charrière pierreuse qui descend vers le chalet.

Au dernier détour du chemin, le paysan m'arrête par la manche, et, tandis que les vaches entrent au chalet pour la traite, il étend, d'un geste noble, le bras vers le fond de la vallée.

— Admirez !...

— Ah !... Ce cri spontané est un cri d'admiration, tableau magnifique, en effet :

Le lac s'éveille, calme et lisse ; pas une ride ne trouble son bleu profond, son bleu de pervenche. Sur ses bords, de légères traînées de brouillard, qui dissimulaient son sommeil, s'effilent et disparaissent comme le linge fin qu'on quitte au réveil. Tout le long de ses bords, les sapins, alignés et droits comme des sentinelles figées à leur porte, semblent protéger le réveil de ce joyau de la petite vallée. La rivière, sinieuse, aussi calme que son lac, oublie de couler entre ses bords de roseaux ou de pins sylvestres. Le village lointain, blanc et propret, dort encore autour de son église au clocher effilé, au pied de la côte boisée. Sur la route, étroit ruban blanc qui traverse la « sagne », personne encore...

... « Jules au sonneur », heureux paysan qui sait, tout en soignant son bétail et tout en faisant son fromage, qui sait la beauté de sa vie, la beauté de sa montagne !...  
Cyprien.

ÇA ET LA

UN de nos lecteurs nous communique l'amusant échantillon que voici d'un prospectus lancé pour recommander un appareil à raser fabriqué dans la Suisse allemande :

C'est un appareil de sûreté à raser le plus simple, le plus pratique, et le plus parfait, qu'il y a ; il est prévu de lames d'acier minces échangeables, et avec lequel chacun peut se raser sans pratiquer avant. L'appareil est travaillé précisément exact. Les lames sont faites du meilleur acier anglais et polies nettement, de manière que les mêmes ne peuvent pas être surpassées positivement au regard de la capacité à couper et de l'utilité. On peut se raser avec une lame proprement traitée, jusqu'à 50 fois. L'échangeage des lames se fait d'une manière la plus simple à imaginer.

Instruction de l'usage.

« Bien savonner et demi-raser ». Ces mots sont aussi à remarquer à l'usage des « appareil ». On prend autant que possible de l'eau chaude et aussi notre bon savon à raser, pour faire la peau lisse et flexible, et les cheveux tendres. Faire la barbe va plus facile dans cette manière et les lames retiennent la capacité à couper plus longue. En faisant la barbe l'appareil est tenu en angle escarpé, de manière que le tranchant est parallèle avec la vue, et alors on tire à volonté vers la barbe, en traits vites et sans tarder, ou dans la même direction avec la barbe sur la peau.

Il faut prendre garde que, l'appareil soit bien nettoyer après l'avoir servit, pour éviter le rouil.

Si l'appareil vaut autant que le français dans lequel on le recommande, il doit y avoir quelque risque à le « tirer à volonté vers la barbe » et en suivant « l'angle escarpé ».

LOCUTION PROVERBIALE

Les délices de Capoue. — Après la bataille de Cannes, Annibal, à la tête de son armée victorieuse, alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue, ville qui offrait le séjour le plus délicieux de toute l'Italie ; là suivant quelques histoires, ses soldats s'amollirent et perdirent toute leur ancienne valeur. Ces mots : *délices de Capoue* sont restés dans toutes les langues modernes pour désigner un état moral où les ressorts du corps et de l'esprit se détendent et s'amollissent.

:: :: ::

Du Capitole à la roche Tarpéienne il n'y a qu'un pas. — A Rome, le Capitole, où les vainqueurs montaient en triomphe, était situé près de la roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les criminels. Au figuré, cette phrase signifie que le plus brillant succès peut être aussitôt suivi d'une chute éclatante.

:: :: ::

Écuries d'Augias. — Augias, roi d'Elide et l'un des Argonautes, possédait des étables renfermant 3000 bœufs, qui n'avaient pas été nettoyées depuis trente ans. Hercule étant arrivé dans ses États, lui proposa de nettoyer ses écuries, ce que le héros fit en un seul jour en détournant le fleuve Alphée, dont il dirigea les eaux à travers les étables. Les *écuries d'Augias* sont restées célèbres et l'on fait de fréquentes allusions à ce travail d'Hercule.

Voici une circonstance où cette allusion a donné lieu à une équivoque plaisante. Le maire d'une commune française parlant, au sein du conseil municipal, d'un de ses administrés récalcitrants, s'était écrié : « Que Simon Breloque ne m'échauffe pas la bile ! S'il en fait trop, j'irai voir le sous-préfet et je balayerai les écuries d'Augias ! »

Or, demeurait précisément dans la commune un petit fermier qui s'appelait Auzias, nom assez commun dans le Midi. Cet Auzias possédait une écurie, comme tous les cultivateurs quelque peu aisés. Le propos lui fut redit et l'agita si terriblement qu'il passa deux nuits sans fermer les yeux. Le surlendemain, il vint trouver le maire, un énorme balai à la main, et lui dit confidentiellement : « Monsieur le maire, si vous trouvez mon écurie malpropre, ayez la bonté de me le dire ; mais ne me faites pas l'affront de la balayer vous-même. »

:: :: ::

Faire le diable à quatre. — Il y a trois ou quatre siècles, à l'époque où florissaient sur le théâtre français les représentations des mystères religieux, on donnait aussi des pièces appelées *diableries* qui faisaient les délices du peuple. Couverts de peaux noires et cachés sous les masques affreux, les acteurs poussaient des hurlements, vomissaient des flammes et faisaient toutes les contorsions imaginables pour donner une idée aussi exacte que possible de l'enfer et de ses tourments. Dans les petites diableries représentées par deux diables seulement, le bruit et le mouvement étaient déjà considérables, mais dans les grandes, où quatre diables se démenaient comme des démons dans l'enfer, le vacarme était à son comble. Ce sont ces quatre diables qui ont traversé les siècles pour nous laisser une locution. Peut-être a-t-on dit dans l'origine : *faire la diablerie à quatre* ; mais dans la rapidité du langage, le diable se sera substitué à la diablerie, et comme le mal n'est pas grand, personne n'a réclamé.

La Patrie Suisse. — Rheinfelden fêtera cette année le millième anniversaire de sa fondation. Des seigneurs de Zahringen à la guerre de succession d'Autriche, un passé glorieux a orné la petite ville argovienne de tours, de forteresses et d'autres édifices historiques admirables. On trouvera dans la *Patrie Suisse* du 30 juin (No 26), un intéressant article illustré sur ce millénaire. Dans le même numéro : « Vos permis, s. v. p. », reportage photographique ; deux nouvelles ; les disques nouveaux et le supplément féminin. Dans les actualités : la fête des costumes à Berne ; le festspiel de « Tell » à Interlaken ; le match Servette-U. G. S. ; le départ de Conrado ; les championnats cyclistes militaires, etc.

COMMENT ON TRICHE AU JEU

JE ne veux pas vous enseigner à tricher aux cartes, parce que c'est très vilain et que cela brouille les meilleurs amis. C'est de la roulette qu'il s'agit et de ces messieurs trop riches ou décaqués qui fréquentent les casinos.

Voici comment les habitués peuvent aider la chance. Le joueur dépose sur une couleur un rouleau contenant cinquante pièces de 20 francs. Chaque fois qu'il perd, il reprend son rouleau et donne, à la place, un billet de mille francs. Mais dès qu'il a fait un coup heureux, tandis que le croupier lui tend mille francs, le joueur l'interrompt :

— Pardon, vous faites erreur, ma mise est beaucoup plus élevée.

On ouvre alors le rouleau. Et l'on découvre une bonne douzaine de billets de mille francs enroulés autour des cinquante pièces de vingt francs.

C'est un vieux truc qui fut inventé voici plus d'un siècle par un général.

On cite également le cas de deux jeunes gens qui parvenaient assez souvent à réussir le coup des pièces de deux francs. Celles-ci avaient le même diamètre que celles de vingt francs, avec cette différence que celles-ci étaient en or et celles-là en argent. L'un des larrons mettait vingt-cinq louis sur la rouge ; l'autre posait une pile de pièces semblables sur la noire.

Le premier gagne, il empoche cinq cents francs.

Le croupier ramasse la mise du second, mais il s'aperçoit que ce ne sont pas des louis, mais vingt-cinq pièces de deux francs soigneusement dorées. On proteste. Mais le jeune homme, très calmement, répond :

— Je n'ai jamais dit que je jouais vingt-cinq louis. J'ai joué cinquante francs tout simplement ! Si ça m'amuse de faire dorer mes pièces de deux francs, personne n'a rien à voir à cela !

Il faut dire que ces tours se faisaient avant la guerre. On joue maintenant avec des jetons, du moins dans les casinos.

Mais la tricherie a changé de camp et de forme. Les jeux de hasard sont organisés et comprennent trois sortes de personnages : le croupier, ses comparses les joueurs à l'esbrouffe qui jouent pour rire avec le seul dessein de faire monter les enieux, et les joueurs racolés qui viennent satisfaire leur passion et se faire plumer royalement.